

Littérature tunisienne et révolution

La journée d'étude intitulée « Littérature tunisienne et révolution », co-organisée par l'IRMC et le CERMOM-INALCO, s'est tenue le 6 novembre 2014 au CREDIF, à Tunis. Elle a réuni des chercheurs et des acteurs culturels, tunisiens et français, pour poser les jalons d'une réflexion sur les changements de la création et du champ littéraires depuis 2011 en Tunisie.

Karima Dirèche a introduit la journée en soulignant que la littérature dit aussi des choses sur les situations politiques et sociales. Cette journée est le prélude à une manifestation plus ambitieuse destinée à profiter de l'ébullition éditoriale qu'on observe depuis 2011. Le champ littéraire et culturel maghrébin étant bilingue, il est nécessaire de donner davantage de visibilité à la production en langue arabe. L'IRMC s'emploie à accroître la place de la traduction arabe/français. Un ouvrage bilingue vient de paraître, Farah Hached, Wahid Ferchichi (dir.), *Révolution tunisienne et défis sécuritaires*, Tunis, IRMC-Med Ali ; et deux autres projets bilingues sont engagés pour 2015. De même, l'IRMC met en place en collaboration avec l'INALCO le 1^{er} cycle d'un stage d'apprentissage de l'arabe appliqué aux sciences humaines et sociales.

Kmar Bendana, historienne et co-organisatrice de cette journée, a ouvert les débats sur une note optimiste : la multiplication des publications, le développement de nouvelles formes de discours et de la critique littéraire sont le signe de la vitalité de la littérature tunisienne. Il faut à présent prendre la mesure des changements opérés et s'interroger sur leurs aspects concrets : comment conçoit-on un livre, que sont une œuvre, un auteur, un lecteur, un éditeur aujourd'hui en Tunisie ?



Sobhi Boustani, professeur de littérature moderne et directeur du CERMOM (INALCO), a tenu la conférence inaugurale de cette journée. À partir de trois romans tunisiens, il a analysé les choix esthétiques suivis par les auteurs pour exprimer les événements politiques ; il s'est également intéressé à la place de ces événements dans la symbolique et la structure du récit en comparaison avec la production égyptienne. Le dédoublement et l'anonymisation de l'écrit, la fragmentation ou la disparition de la narration, le jeu d'intertextualité avec les textes classiques sont autant de moyens de s'interroger sur le rôle des discours depuis la libération de la parole et sur les mécanismes du pouvoir. Néanmoins, il n'y a pas de véritable rupture du champ littéraire. Alors que dans les romans égyptiens, la révolution est un véritable sujet autour duquel varie l'écriture, elle s'inscrit en filigrane dans la production tunisienne.

La première table ronde présidée par Sobhi Boustani avait pour thématique « Littérature(s), langue(s) en révolution ? ». Samia Kassab-Charfi et Aladel Khidhr, respectivement professeur de littérature francophone et professeur de littérature arabe, ont fait une intervention commune pour présenter leur ouvrage à paraître en 2015, *Cent ans de littérature tunisienne. 1860-2014*. Refusant les cloisonnements traditionnels entre littératures arabophone et francophone, cette anthologie propose un renouvellement de l'approche des textes et des corpus. Samia Kassab a ensuite développé une réflexion sur la question des critères de la littérarité depuis 2011. Face au foisonnement des publications autour de la révolution, qu'est-ce qui fait encore œuvre ? Elle a également proposé d'adopter une retro-lecture de la production tunisienne pour réfléchir au concept de littérature révolutionnaire, de lire à la lumière des événements de 2011 des textes antérieurs où on découvre déjà une puissance de résistance, comme dans les ouvrages de Béchir Khraïef. La communication d'Aladel Khidhr a porté sur l'application du concept politique de révolution dans le domaine de la littérature. Pour dire la révolution, la littérature n'aurait-elle d'autre alternative que de trahir les faits ou perdre sa poéticité ? À partir d'une analyse du roman *Le Gorille* de Kamel El-Riahi, membre du groupe littéraire Décameron qui s'est attaché à cette problématique, Aladel Khidhr a montré comment la littérature tunisienne contemporaine cherche à transmuter les faits politiques dans une langue qui lui est propre. Cette table ronde a également été l'occasion d'aborder la question de la traduction. Samia Kassab-Charfi a regretté que si peu d'ouvrages tunisiens en langue arabe soient traduits et a soulevé la

Comptes rendus d'activités

question des corpus qui, aujourd'hui, devaient pouvoir être transmis dans d'autres langues. Elisabeth Daldoul, éditrice, a partagé ce constat tout en rappelant les difficultés matérielles et administratives auxquelles se heurtent les éditeurs.

La deuxième table ronde animée par Kmar Bendana était consacrée à l'ouvrage *Tunisie. Fragments de révolution* (édition El Kasbah) avec Riadh Sifaoui et Shiran Ben Abderrazak. Riadh Sifaoui, ingénieur, fondateur du blog *Al Kasbah* et éditeur, a partagé avec le public l'expérience de la création de son ouvrage, reprenant les textes publiés sur le blog. Ecrire fut d'abord un acte de structuration de la pensée face au tourbillon des événements ; ce fut aussi un acte pour exister et résister face aux discours dominants. L'auteur a ensuite analysé les effets de l'utilisation des nouveaux médias sur l'écriture ; l'espace de l'écrit se trouve dématérialisé, les formes d'expression se démultiplient pour atteindre une profondeur parfois inattendue, la frontière classique entre auteur et lecteur est abolie, floutant les contours de l'identité auctoriale. L'intervention de Shiran Ben Abderrazak a permis d'éclairer le processus de création de l'ouvrage, de texte sur un blog à un livre, et de dévoiler le sens de son organisation. Car ce livre répond justement, d'après l'intervenant, à un désir vif de revenir au sens et de capturer le réel. Sa structure reprend la métaphore du passage de la voix unique à une multiplicité de voix. Cette polyphonie orchestrée par l'auteur s'accompagne d'un éclatement des genres : entretiens,

analyses, critiques culturelles, textes fictionnels, poème, autobiographie permettent au lecteur de regarder les événements sous de multiples points de vue. La fragmentation le replonge dans l'émotion du moment tout en le poussant à assumer un rôle actif dans la re-création de ce réel. Les questions de la salle ont porté pour l'essentiel sur la question des genres et de la position de l'auteur dans ce type d'ouvrage inédit.

La troisième table ronde, « Ecrire et éditer depuis 2011 », a réuni Azza Filali et Abdelaziz Belkhouja autour de la modératrice Elisabeth Daldoul. Dans une intervention toute en poésie, l'écrivaine Azza Filali a défendu le droit de la littérature à rester en retrait, en décalage par rapport aux faits. L'écriture n'a pas pour mission d'expliquer le réel, mais de le transfigurer en captant l'essence de l'événement. C'est ce qui garantit sa liberté à l'égard des idées et des hommes. La liberté d'expression n'a donc pas véritablement modifié la façon d'écrire de l'écrivaine, l'imaginaire étant, selon elle, toujours libre. Abdelaziz Belkhouja, écrivain et éditeur (éditions Appolonia), a insisté sur le rôle croissant de l'écrit de façon plus large depuis 2011. Il a joué un rôle fédérateur par le biais d'internet ; le besoin de se réappropriier l'histoire et de réécrire les bases politiques et constitutionnelles a entraîné un retour aux textes fondamentaux. La révolution tunisienne a fait renaître la nécessité de l'écrit, sous des formes et des structures nouvelles. Les débats ont permis de poursuivre cette réflexion sur l'écrit et ses lecteurs. Selon Azza Filali, les

bouleversements politiques n'ont pas provoqué un regain de la lecture et les formats et médias actuels font perdre à l'écrit sa dignité. D'autres ont soutenu qu'il fallait considérer la lecture dans ses nouvelles pratiques qui se rattachent à des textes plus courts. Enfin, la salle et les intervenants ont débattu du rôle des réseaux culturels étatiques et de l'enseignement dans le développement d'une lecture comme forme d'interaction et de socialisation.

« Le dialecte dans la création contemporaine » a fait l'objet de la quatrième table ronde avec Mourad Ghachem, vice-président de l'association *Derja*, Majd Mastoura, poète et un des fondateurs du collectif *Klam Chera3* et Insaf Machta, enseignante de littérature française et critique de cinéma. Mourad Ghachem a présenté l'histoire du dialecte tunisien, ses modes de diffusion, ses usages politiques et culturels. L'association *Derja*, a-t-il expliqué, vise à promouvoir le dialecte comme langue démocratique, puisque parlé et compris par tous, mais aussi à défendre son statut de langue de culture et de création au même titre que l'arabe littéraire. Majd Mastoura a analysé l'expérience du collectif *Street Poetry* et détaillé les principes qui orientent sa pratique. Ce collectif s'est donné trois grands objectifs : la promotion de la littérature en dialecte tunisien, l'expression de l'identité, la réappropriation de la rue. Il s'agit de valoriser la littérarité de la langue dialectale, que certains perçoivent comme une menace pour l'arabe littéraire. Ce complexe lié à la maîtrise de la langue dépassée, l'arabe, peut redevenir un moyen d'expression accessible à tous. La littérature réinvestit l'espace public, lui redonnant le sens et la valeur dont l'avait privé la dictature. Cette expérience rétablit le lien intime entre le poète et son auditeur qui peut, à son tour, se faire poète. La question du clivage entre arabe classique et arabe dialectal était ensuite au cœur du débat. Pour clôturer la journée, Majd Mastoura a joué devant le public un de ses textes.



© huffpostmaghreb.com/

Ophélie Arrouès